

promener à toutes les heures du jour, en respirant le bon air du fleuve.

Cet établissement est sous la direction de la révérende Sœur Marie de la Charité, fondatrice du Couvent de la Providence des Trois-Rivières, et qui a laissé dans cette ville un si bon souvenir. Il porte le nom de Providence Saint-Isidore.

UN TOURISTE.

CONSEILS AUX JEUNES FILLES

LES PARENTS

Décalogue, que le Seigneur donna à Moïse sur le Mont Sinaï, est de nos jours foulé aux pieds, outragé, moqué. Dieu, notre maître et notre Père, est-il adoré ?

Son nom n'est-il pas blasphémé, à toute heure, par les hommes, par les enfants même ? Son jour saint, ce jour qu'il s'est réservé, les ouvriers, les entrepreneurs ne le profanent-ils pas par le travail défendu, en réservant le lundi aux plaisirs, à l'oisiveté ? Le quatrième commandement :

Tes père et mère honoreras,

est lettre morte pour un grand nombre ; le respect pour Dieu étant aboli, il en résulte un profond mépris pour l'autorité paternelle, mépris qui va bien loin, hélas ! puisque jamais le plus révoltant des crimes, le parricide, n'a été aussi commun.

Détournons les yeux de cet affreux tableau. Vous, jeunes filles chrétiennes, bien apprises, bien élevées, vous aimez Dieu pas autant qu'il le faudrait. Votre amour n'est jamais assez grand, vous tâchez de le servir. Vous gardez, je l'espère, le repos du dimanche, vous ne jurez pas, cela, j'en réponds. Mais le quatrième commandement, êtes-vous sûres de l'observer dans son étendue ? Y réfléchissez-vous parfois ?

Vous avez une mère, déjà usée, fatiguée par les labeurs de la vie ; sa santé est peut-être ébranlée, son esprit est plein de soucis... les enfants à élever, le pain quotidien à gagner, des dettes peut-être à payer ; peut-être aussi souffre-t-elle de quelque différence d'humeur entre elle et son mari, peut-être les fredaines d'un fils font-elles saigner son cœur, tout cela est possible, tout cela se voit tous les jours. Eh bien ! vous, sa fille, êtes-vous pour elle une jeune amie, une douce et consolante compagne ? lui parlez-vous avec respect, avec égard, ne la brusquez-vous jamais ? prenez garde ! une parole dure fait au cœur de la mère une blessure silencieuse ; ce sera un chagrin ajouté à beaucoup d'autres, et vous, sa fille, vous en seriez l'auteur ! Vous oublieriez tant de soins, de tendresse, de dévouement prodigués à votre enfance ! pensez à ce que vous lui avez coûté, et la patience et le respect vous paraîtront moins difficiles.

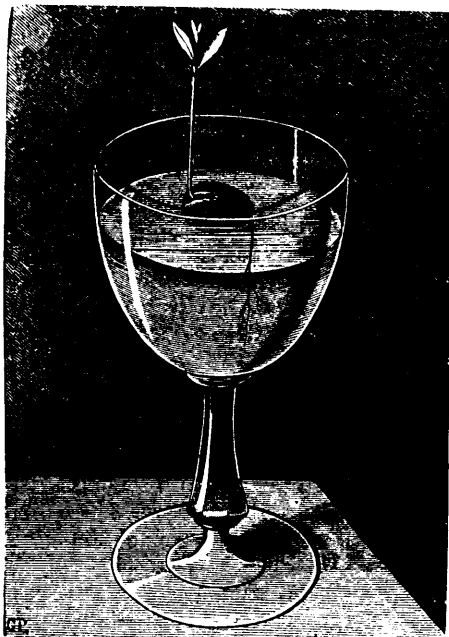
Autre question : vous gagnez de l'argent. Vous êtes modiste, ou couturière, ou demoiselle de magasin, ou femme de chambre : faites-vous de cet argent un usage raisonnable, digne d'être approuvé ? Peut-être payez-vous à vos parents une petite pension pour la nourriture et le logement ou bien, vous êtes nourrie et logée chez vos maîtres. Dans le premier cas, vous ne devez pas vous borner à la somme, étroite, même calculée, que vous versez toutes les semaines au budget paternel, et vous désintéresser, parce que vous payez, des soucis et des préoccupations de votre famille ; vous ne pouvez, si vous avez un peu de cœur, demeurer impassible devant ces peines d'argent, très cuisantes, et ne pas aider à habiller la petite sœur, à payer l'apprentissage du petit frère, ou à solder une dette criarde chez le boulanger ou l'épicier. Vous sacrifierez votre toilette, vos goûts de parure, vos fantaisies, vous donnerez une bonne robe à la petite fille, un veston au garçonnet, vous aurez en moins une des tentations que les grands magasins vous offraient mais vous aurez la satisfaction au fond du cœur ! et plus tard, quand vous serez vieille, car enfin on vieillit, vous n'aurez pas toujours des cheveux noirs et un visage sans rides. plus tard tournant les yeux vers le passé, vous penserez à vos parents, aux petits sacrifices que vous aurez pu faire en leur faveur, et vous serez contente et

paisible ; vous aurez ce qu'il y a de plus doux au monde.

Un beau souvenir dans un cœur sans remords !

Je ne vous ai parlé jusqu'ici que de vos rapports avec votre mère, parce qu'il y a plus d'intimité entre la mère et la fille ; mais votre père, qui a tant travaillé pour vous, à tous les droits aux mêmes sentiments de respect et d'amour. Peut-être, lui aussi, est-il assombri par la fatigue, par les déceptions, par la gêne ; son humeur est peut-être inégale, il a peu d'effusions, peu de caresses, il souffre, car il porte le poids du jour et de la chaleur : vous, jeune, bien portante, enjouée, vous pouvez beaucoup pour son bonheur. Des soins, une parole aimable, quelques caresses épanouiront cette âme triste. Vous fâcherez de lui rendre la maison aimable pour l'arracher au cabaret et au comptoir de zinc... Si par votre bonne grâce, votre douceur, vous pouvez le dégoûter de ces tristes plaisirs, quelle victoire ! et que votre mère serait heureuse ! Vous avez, jeunes filles, une belle mission à remplir ; vous serez, si vous le voulez, le trait-d'union de la famille ; on cherche à la désunir, la politique et le café éloignent les hommes du foyer : vous pouvez les y ramener par vos attentions, votre bonté, vos sentiments affectueux. Le quatrième commandement est le lien sacré qui unit les enfants aux pères ; comment un père pourra-t-il rendre malheureux l'enfant qui le respecte et qui l'aime ? Et si cela arrivait, votre Père qui est au ciel, dont vous aurez accompli les volontés, sera votre récompense. Encore une fois, chères jeunes filles, ne vous laissez pas aller aux habitudes modernes, qui dissolvent et la famille et les généreux sentiments, qui orient sans cesse : Chacun pour soi ! N'adoptez pas ces maximes basses et cruelles. Vivez pour Dieu, aimez, respectez, aidez vos parents, et si parfois ces actes de vertu vous coûtent, regardez autour de vous, observez et vous verrez la désobéissance et la dureté des enfants envers leurs parents, toujours punie en ce monde, et les promesses de la vie et de prospérité s'accomplissant toujours pour ceux qui ont gardé la loi du Sinaï, le quatrième commandement. — MALTHILDE BOURDON.

SCIENCE AMUSANTE



UN CHÊNE DANS UN VERRE D'EAU

Traversez par un fil solide, dans le sens de son axe, un gland de chêne ramassé dans la forêt voisine ; assujettissez ensuite ce fil en travers d'un verre rempli d'eau, de façon que le gland flotte à la surface du liquide, sans toutefois pouvoir s'y promener ; attendez et observez.

Bientôt se formera une radicule, qui s'allongera vers le fond ; puis la partie supérieure de la graine s'ouvrira, et il en jaillira une petite tige garnie de deux feuilles délicates et tendres, laquelle grandira et prendra de la force — si Dieu lui prête vie. Alors, on pourra le planter dans la terre ; et avec le temps, s'asseoir à l'ombre du chêne ainsi élevé dans un verre d'eau ; mais il faudra beaucoup de temps.

LA BELLE-MÈRE



U'EST-CE qu'une belle-mère ?

La belle-mère a élevé la gracieuse personne pour laquelle votre cœur a battu.

La belle-mère a veillé sur sa vertu en même temps que sur sa santé. Elle n'a rien négligé pour vous la garder pure.

C'est elle qui ordonnait à sa fille de baisser les yeux en passant devant les statues des Tuileries. C'est elle qui a refusé de passer la soirée au Théâtre des Variétés ou du Palais-Royal plutôt que d'exposer votre épouse d'aujourd'hui à rougir des mots à double entente et des situations risquées.

Si vous avez pour compagne une jeune femme honnête, dévouée, gracieuse et quelque peu naïve, c'est à votre belle-mère que vous le devez.

C'est par son économie bien entendue, par les privations qu'elle s'est imposées, que sa fille a pu être suffisamment dotée. La toilette de votre femme, le trousseau de votre premier-né sont le fruit de ses veilles et de ses renoncements. Ayons le courage de le dire, la belle-mère c'est l'ange de la famille.

* *

Marcelin, que j'ai rencontré hier à Royan se promenant tout rêveur sur la plage, est peut-être le seul homme qui ait des raisons sérieuses d'incriminer sa belle-mère, et cela pour avoir voulu s'en passer. S'il n'avait essayé de tourner la difficulté, s'il s'était résigné à ne pas faire exception, il aurait aujourd'hui une véritable belle-mère et son bonheur serait assuré.

— Quelle mine de possédé ! m'écriai-je en le voyant.

— Ah ! mon ami, balbutia-t-il si tu savais !.....

— Parle. Je suis ici pour t'écouter, te consoler, te sauver, si c'est possible.

Il poussa un profond soupir.

— Qui m'eût dit cela, l'année dernière ? ajouta-t-il. C'est ici même, dans ce riant casino, que s'est décidé mon malheur. J'avais rencontré à Bordeaux deux petites créoles qui venaient de débarquer, une veuve et sa fille. En les voyant, mon ami, on songeait à cette annonce fallacieuse : *Mère et fille sont sœurs*. Veuve à vingt-huit ans, madame Diamanty venait à Paris. Il lui avait fallu trois ans pour mettre ordre à ses affaires. Elle n'en avait pas trente-deux quand je la découvris sur les allées de Tournoy, et sa fille, mon épouse actuelle, venait d'atteindre sa seizième année. Deux boutons de rose évadés de la Martinique. Je suis resté plus d'un mois sans savoir si j'aimais la mère ou si j'étais fou de la fille, je les faisais danser tour à tour ; l'une et l'autre prenaient indifféremment mon bras. Madame Diamanty est la femme la plus gaie, la plus aimable, la plus alerte qu'on puisse rencontrer.....

— De quoi te plains-tu ?

— Je me plains de cela, précisément. Ah ! que n'ai-je une belle-mère comme les autres, revêche, acariâtre, me faisant à chaque instant de la morale !.....

— Tu ne comprends pas du tout.

— Tu vas comprendre. — Madame, dis-je un soir à madame Diamanty, quand vous remarierez-vous ?

— Jamais, répondit-elle.

— Mais mademoiselle votre fille ?

— Ma fille se mariera parce qu'il faut faire comme tout le monde. J'ai payé mon tribut, elle doit en faire autant.

— Alors si je vous demandais sa main ?

— Je crois que vous lui plaisez, et je ne ferais aucune difficulté à vous l'accorder. Quel âge avez-vous ?

— Trente-trois ans.

— On aura vu rarement un gendre plus âgé que sa belle-mère.....

— Oh ! vous n'êtes pas une belle-mère, vous.....

— En effet, le rôle me conviendrait peu.

— Vous êtes et vous resterez la sœur de ma femme.

— C'est convenu.

— Et tu as épousé ?

— J'ai épousé la plus délicieuse créature que l'on puisse rêver... un sylphe, une houri... il y a des moments où je me détourne pour respirer, dans la crainte qu'un souffle ne la fasse envoler.

— Et la mère ?

— La mère est restée ce qu'elle était, riieuse, enjouée, avide de plaisirs. Souvent ma femme passerait la soirée à la maison, au coin du feu ; mais ma belle-mère veut aller au bal, au théâtre. Il faut que sa fille sorte pour l'y conduire... Et moi aussi par conséquent. Si je risquais parfois une observation, madame Diamanty me répond d'un ton fâché :

— Mais mon ami vous êtes un petit vieux ! Si je vous avais cru si grave, je ne vous aurais pas adopté pour gendre !..... Je suis jeune, moi, je veux m'amuser.... Restez chez vous, si cela ne vous convient pas !.....

Marcelin leva les yeux au ciel et continua :

— Elle monte à cheval tous les matins... L'hiver, il faut la conduire à Monaco ; l'été, à Dieppe, à Trouville... Elle est abonnée aux mercredis du cirque... Elle va au bal trois fois par semaine... Elle ne fait que lire et que chanter....

— Cela passera avec l'âge.

— Avec l'âge ! tu es bon, toi. Puisque j'ai dix-huit mois de plus qu'elle... Mais ce n'est pas tout... Tu comprends qu'avec sa beauté, ses allures et ce genre de vie, elle a un grand nombre de soupirants. L'un d'eux, le vicomte de Malef, est continuellement sur ses talons. J'ai cru devoir faire quelques observations au vicomte, qui s'est écrié : " Monsieur, si vous pensez que j'ai été assez heureux pour compromettre votre belle-mère, n'hésitez pas à m'accorder sa main. J'en suis fou, et elle me désespère !....."

— Eh bien ! as-tu plaidé pour le vicomte ?

Marcelin fit un haut-le-corps.

— Le mariage, dit-il, comporte une dot et des espérances... Mon rôle est d'empêcher madame Diamanty d'avoir des enfants qui viendraient rogner la part de ceux que je compte avoir moi-même... et non de la pousser à une nouvelle union qui dépouillerait ma femme....

— J'avoue que la situation est difficile.

— Et cette évaporée, cette folle me rit au nez quand je veux parler sérieusement. Hier, j'avais amené la conversation sur les devoirs des parents, quand elle m'interrompit par un bâillement accentué.

— Vraiment ?

— Et sais-tu ce qu'elle m'a dit ?

— Quelque chose de drôle ?

— Elle m'a dit, en me tournant le dos : Mon gendre, vous êtes une véritable belle-mère !